



JULIE GARWOOD

Une lady en haillons

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Julie Garwood

Auteure de best-sellers classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*, Julie Garwood est une auteure incontournable. Elle se lance en 1985 dans la romance historique, en particulier écossaise. Ses talents de conteuse lui valent d'être récompensée par de nombreux prix comme le RITA Award avec *Sur ordre du roi*. Elle met au cœur de son œuvre trois valeurs qui lui sont chères : la famille, l'honneur et la loyauté.

Une lady en haillons

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Sur ordre du roi
N^o 3019
- Un ange diabolique
N^o 3092
- Un cadeau empoisonné
N^o 3219
- Désir rebelle
N^o 3286
- La fiancée offerte
N^o 3346
- Le secret de Judith
N^o 3467
- Un mari féroce
N^o 3662
- Le voile et la vertu,
N^o 3796
- Prince charmant
N^o 4087
- Une lady en haillons
N^o 4372
- Un ravisseur sans scrupules
N^o 4548
- Les frères Clayborne
N^o 5505
- Le dernier des Clayborne
N^o 5666
- Le maître chanteur
N^o 5782
- La splendeur de l'honneur
N^o 10613
- Les roses rouges du passé
N^o 10788
- La musique des sombres passions
N^o 11287

JULIE
GARWOOD

Une lady
en haillons

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Busnel*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
FOR THE ROSES

Éditeur original
Pocket Books
© Julie Garwood, 1995

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1997

Prologue

New York, 1860

Ils la trouvèrent parmi les ordures. Par chance, les rats n'avaient pas encore eu le temps de la dévorer. Deux rongeurs, rendus fous par l'odeur du lait et de la chair tendre doucement parfumée, grimpaient déjà sur le couvercle du panier pour lacérer frénétiquement l'osier de leurs griffes.

La bande avait élu domicile dans une ruelle sordide des bas-fonds. Trois des quatre garçons dormaient profondément dans leurs lits de fortune, de vulgaires caisses de bois bourrées de paille. Ils avaient passé la nuit à fureter en ville, à se colleter avec d'autres traîne-misère, à détrousser les étourdis, et ils étaient trop épuisés pour entendre les pleurs du bébé.

Ce fut Douglas, le quatrième, qui la sauva. Il montait la garde à l'entrée de la venelle, et depuis un moment il avait repéré la femme emmitouflée d'un épais manteau sombre. Lorsque celle-ci se dirigea soudain vers leur refuge, son panier sous le bras, Douglas alerta ses compagnons d'un doux sifflement, avant de battre en retraite derrière une pile de vieux tonneaux.

La femme s'immobilisa un instant puis, jetant un coup d'œil furtif par-dessus son épaule, elle courut au centre de la ruelle pour s'arrêter net dans un envol de jupons. Saisissant le panier par son anse, elle le

balança alors de toutes ses forces au sommet d'un tas d'immondices.

Un bruit étrange s'échappa du panier, semblable à un miaulement. Sans doute contenait-il un vieux chat estropié dont la femme voulait se débarrasser, songea Douglas. Elle ne devait pas être très fière d'elle, car ses mains tremblaient, et elle remontait sans cesse sa capuche sur sa tête. Décidément, les gens n'avaient aucune compassion ! Si cet animal la gênait, pourquoi ne le donnait-elle pas à quelqu'un ?

Le jeune garçon n'eut pas à s'interroger plus avant car la femme s'enfuit sans attendre. Cette fois, il émit un sifflement bref et aigu.

L'aîné de la bande, un jeune esclave en fuite prénommé Adam, sauta aussitôt sur ses pieds avec l'agilité d'un prédateur. Du menton, Douglas lui désigna le panier. Puis, en silence, il se lança sur les traces de la femme. Il avait bien remarqué l'épaisse enveloppe qui pointait hors de sa poche et n'allait certes pas laisser passer une aussi belle occasion sans réagir. Mine de rien, du haut de ses onze ans, il était le meilleur pickpocket de Market Street.

Adam regarda Douglas se faufiler hors de la ruelle, puis il se tourna vers le panier sur lequel les rats s'acharnaient déjà. S'armant d'une pierre, il en atteignit un en pleine tête, qui lâcha prise pour déguerpir avec un piaulement. Ensuite il alluma une torche qu'il agita au-dessus des ordures afin d'effrayer les autres rongeurs.

Ayant fait place nette, il s'empara du panier et l'emporta vers l'endroit où ses deux autres compagnons dormaient toujours à poings fermés.

Un vagissement s'éleva de la coque d'osier et, de surprise, Adam faillit lâcher son fardeau.

— Travis ! Cole ! Réveillez-vous ! Douglas a trouvé quelque chose.

Il posa le panier sur le sol et s'adossa contre le mur de brique. Bâillant bruyamment, Cole et Travis le rejoignirent.

— Qu'est-ce que c'est, chef ? s'enquit Travis d'une voix pâteuse.

Un mois plus tôt, l'ancien esclave s'était en effet imposé comme le meneur de la bande. Tout d'abord parce que, avec ses quatorze ans, il était l'aîné ; et surtout parce que son intelligence les avait tirés de situations fort épineuses. En fait, il avait à plusieurs reprises risqué sa vie pour défendre celle de ses camarades. Dans les ruelles sombres de New York, où survivre était l'unique mot d'ordre, le racisme n'avait pas cours. Dans ce monde où régnaient la famine et la violence, peu importait la couleur de la peau.

— Alors, chef ? insista Travis.

— Je n'en sais rien, répondit Adam avec un haussement d'épaules.

— Ouvrons-le !

Cole saisit la torche qu'Adam lui tendait et l'éleva au-dessus du panier afin que tous puissent voir son contenu.

— On ne devrait pas attendre Douglas ? s'inquiéta Travis. Au fait, où est-il fourré ?

— Il va revenir.

Voyant Adam avancer la main vers le couvercle du panier, Cole prévint :

— Attention ! Y'a du bruit, là-dedans. Vous entendez ?

— Et si c'était un serpent ? suggéra Travis.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Les serpents ne miaulent pas !

— En tout cas, on ne sera pas plus avancés tant qu'on aura pas ouvert ce truc, bougonna Travis, vexé.

Avec un hochement de tête, Adam fit sauter le loquet et souleva le couvercle d'un pouce. Comme rien ne se passait, il le rejeta en arrière.

Épaule contre épaule, les trois garçons tendirent le cou. Une exclamation collective leur échappa :

— Un bébé !

Un bébé, aussi adorable qu'un ange tombé du ciel, et qui, pour l'heure, dormait profondément en tétant son pouce.

Adam fut le premier à recouvrer l'usage de la parole :

— Seigneur tout-puissant ! Comment peut-on abandonner un être aussi mignon ?

Cole qui, de stupeur, avait lâché son couteau, se hâta de récupérer l'arme. Puis, pour masquer son embarras, il déclara avec fermeté :

— Riches ou pauvres, les gens font ça tout le temps ! Quand ils en ont marre de quelque chose, ils le jettent, voilà tout. Pas vrai, Travis ?

— Ouais. J'ai vu beaucoup de bébés à l'orphelinat. On les parquait au troisième étage et parfois, les bonnes sœurs les oubliaient.

Réprimant un frisson au souvenir de ce qu'il avait enduré là-bas, Travis ajouta :

— Ce petit bonhomme-là, il ne s'en tirera jamais tout seul. Il est trop fragile.

— Moi, j'en ai vu un encore plus petit dans Main Street. C'était le bébé de Nellie, la putain. Mais comment tu sais que c'est un garçon ?

— Il est chauve, non ?

La logique de l'argument porta. Adam et Cole opinèrent du chef.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ?

Avant qu'Adam puisse répondre, la voix de Douglas s'éleva dans leur dos :

— En tout cas, on ne va pas l'abandonner !

Le ton était si farouche que les trois autres se tournèrent d'un même mouvement. La mine déterminée, Douglas ajouta :

— J'ai tout vu ! Un type bien nippé est sorti d'une voiture fermée avec le panier. Une femme l'attendait.

Ils ont discuté, puis il lui a tendu le panier. À mon avis, elle avait les foies, parce qu'elle a secoué la tête en refusant de le prendre. Alors il s'est mis en colère. Il a sorti une enveloppe de sa poche et l'a agitée sous le nez de la femme. Finalement, elle a pris l'enveloppe et le panier. Ensuite, l'homme est remonté dans la voiture.

— Et après ? s'enquit Travis.

— La femme est venue balancer le panier sur le tas d'ordures. Moi, j'ai cru qu'il y avait une bestiole dedans. J'aurais jamais pensé que ça pouvait être un bébé ! Sinon, je ne l'aurais pas laissé comme ça. Mais cette enveloppe, ça m'intriguait. Alors, j'ai suivi la femme.

— Tu lui as chipé l'enveloppe ?

Douglas eut un ricanement suffisant :

— Évidemment ! Je n'ai eu qu'à la bousculer dans une avenue passante. Elle était pressée, elle n'y a vu que du feu !

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Vous n'allez pas le croire, les gars !

Travis, qui se fichait éperdument du contenu de l'enveloppe, intervint avec solennité :

— J'ai quelque chose d'important à dire. Bien sûr qu'on ne va pas abandonner ce bébé. Mais à qui allons-nous le confier ?

— Je ne connais personne qui veuille d'un bébé, réfléchit Cole en se frottant la mâchoire, geste qu'il avait emprunté à des malandrins chevronnés. Un bébé, ça ne sert à rien !

— Pour le moment, non. Mais quand il sera plus grand... on pourra lui apprendre un tour ou deux, non ?

— Quel genre de tours ?

Très fier d'avoir su capter l'attention de son auditoire, Travis expliqua :

— Eh bien, Douglas pourrait lui apprendre à faire les poches des chalands. Il est plutôt doué pour ça.

Et toi, Cole, tu pourrais lui montrer comment prendre l'air méchant. Quand tu veux, t'as vraiment pas l'air commode !

Appréciant le compliment à sa juste valeur, Cole adressa un sourire à son comparse.

— J'ai chouravé un revolver, annonça-t-il avec fierté.

— Quand ?

— Hier. Et dès que j'aurai volé des balles, j'ai l'intention de devenir un as de la gâchette. Je veux être le meilleur tireur de tout Market Street. Peut-être que le petit bonhomme pourrait en prendre de la graine ?

— Moi, je lui apprendrai à se débrouiller n'importe où. Je suis le roi de la combine. Pas vrai, chef ?

— Ouais, Travis. Tu n'es jamais à court d'idées, approuva Adam.

— Et toi qui sais lire, tu pourrais lui apprendre tout ce qu'il y a dans les bouquins que te lisait ta Mama. Il deviendrait aussi intelligent que toi !

— Nous deviendrions le meilleur gang de tout New York ! chuchota Cole, les yeux brillants d'excitation. Tout le monde nous craindrait, même Lowell et sa bande !

Il faisait allusion à la bande rivale qu'ils redoutaient tous en secret. Quelle revanche ce serait de faire la loi dans la ville ! Un instant, cette perspective les laissa rêveurs...

Enfin, désignant l'enfant endormi, Douglas décréta :

— En tout cas, la première chose à faire est de lui enlever cette robe ridicule. Sinon, tout le monde se moquera de lui.

— Pas si je suis là ! assura Cole, l'air menaçant.

Travis objecta :

— Tous les bébés portent des robes comme ça. Enfin, tous ceux que j'ai vus.

— Comment ça se fait qu'on ne leur met pas de pantalons ?

— Parce qu'ils ne savent pas marcher, idiot !

— Qu'est-ce qu'on va lui donner à manger ? intervint Cole avec à-propos.

— Regarde, il y a un biberon de lait au fond du panier. Il va falloir se débrouiller pour en trouver d'autres. Et aussi des langes. Ce ne sera pas trop compliqué, il y en a plein à sécher sur le fil à linge, derrière chez McQueeney.

— Qui va le changer quand il aura fait pipi ?

— Je propose que nous le fassions chacun notre tour. Maintenant, reste à lui trouver un prénom.

— Pourquoi pas P'tit Cole ?

— Ou P'tit Doug. Ça sonne mieux.

— Ne vous battez pas, intervint Travis. On ne peut pas choisir n'importe quoi. Son nom doit avoir une signification importante.

— Mon papa s'appelait Andrew, déclara Douglas.

— Et alors ? Il t'a bazardé à l'orphelinat juste après la mort de ta mère, non ?

— Oui, admit Douglas en baissant la tête.

— On ne va tout de même pas lui donner le nom d'un type comme ça ! On a des principes, tout de même. Moi je propose Sidney. Rappelez-vous, c'était le nom de ce type qui faisait régner la terreur sur Summit Street. Un vrai dur !

— Ouais, je m'en souviens. Tout le monde le respectait.

— Et puis, il est mort en homme. Ça compte.

— Sidney, ça me plaît assez, acquiesça Travis. Alors, on vote ?

Douglas leva une main maculée de crasse.

— Qui est pour ?

Cole et Travis levèrent la main à leur tour. Adam ne bougea pas. Se rendant compte que son chef était silencieux depuis un bon moment, Cole se tourna vers lui :

— Qu'est-ce qui ne va pas, chef ?

— Tu le sais bien, répondit Adam avec un soupir. Il va falloir que je parte. Je suis déjà resté trop longtemps dans cette fichue ville. Si je ne veux pas que les fils de mon maître me retrouvent et me ramènent de force à la plantation, je dois gagner l'Ouest sans tarder. C'est plus facile de se cacher là-bas. Alors vous comprenez, je ne prends pas part au vote, puisque je ne serai pas là pour élever le bébé.

Travis se récria :

— Mais on n'y arrivera jamais sans toi ! Tu ne peux pas nous abandonner !

Sa voix se fêla et mourut dans un sanglot. L'espace d'un instant, il eut l'air de ce qu'il était en réalité : un petit garçon terrifié.

— Je t'en prie, reste avec nous ! supplia-t-il encore.

Sans doute gêné dans son sommeil par cet éclat de voix, le bébé se mit à pleurer. Maladroitement, Adam lui tapota l'estomac, avant de retirer vivement sa main.

— Il est trempé !

— Il vaut mieux lui enlever son linge, dit Travis après une hésitation.

Fascinés, ils se penchèrent pour contempler le nourrisson qui s'éveillait.

— Il est ridé comme un petit vieux quand il fait la grimace ! remarqua Douglas avec un petit rire. Mais il est plutôt mignon, hein ?

— Adam, c'est toi le chef. C'est à toi de le changer.

Adam ne songea même pas à rejeter cette haute responsabilité. Prenant une profonde inspiration, il glissa ses mains sous les bras du bébé pour le soulever avec précaution. L'enfant ouvrit les yeux.

— Vous avez vu comme ses yeux sont bleus ? Il pourrait être ton frère, Cole !

Le front perlé de transpiration, Adam tenait l'enfant à bout de bras, ne sachant absolument pas comment

le manipuler et redoutant par-dessus tout qu'il ne se mette à hurler.

— Cole, soulève sa robe et ôte-lui son lange, chuchota-t-il.

— Pourquoi moi ?

— Dépêche-toi ! J'ai peur de le laisser tomber. Il est léger comme une plume.

— Tu as vu comme il nous regarde ? Je le trouve bien sérieux pour son âge.

— Douglas, essuie-moi le front, intima Adam, qui sentait la sueur lui picoter les yeux.

Comme Douglas obtempérait, Travis éclata soudain de rire devant l'inconfort manifeste de son chef.

— Il ne va pas t'exploser entre les mains ! se moqua-t-il. Il est comme toi, seulement plus petit.

Très concentré sur sa tâche, Cole se démenait avec le lange dont l'enfant était emmailloté. Toucher le coton trempé lui répugnait, et il poussa un soupir de soulagement lorsque le linge souillé tomba à terre près du panier. Puis il releva la robe sur les cuisses potelées du bébé.

Ce qu'il découvrit alors le stupéfia.

Sidney était une fille !

Une fille chauve, mais une fille quand même, il n'y avait pas le moindre doute.

Aussitôt, la colère le prit. Que diable allaient-ils faire d'une fille ? Elles geignaient tout le temps et n'étaient bonnes à rien. Le mieux était encore de remettre celle-ci là où ils l'avaient trouvée...

Il changea d'avis en un quart de seconde. Il s'apprêtait à ricaner dédaigneusement quand le bébé tourna vers lui son regard confiant. Cole ravala son mépris et manqua s'étouffer.

Alors, le bébé sourit et Cole capitula sans condition.

— Va falloir assurer, murmura Cole.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il n'est plus question de devenir le meilleur gang de New York. On ne peut pas la garder ici. Elle a besoin d'une vraie famille.

— ELLE ? hurla Adam. Oh, non ! Ne me dis pas que Sidney est une fille !

— Mais si, regarde. Elle n'a pas ce qu'il faut pour être un garçon.

— Que le ciel nous vienne en aide !

— Moi, je déteste les filles ! marmonna Travis.

Cole s'avisait tout à coup qu'Adam avait l'air très mal à l'aise.

— Qu'est-ce qu'il y a, chef ?

— Un Noir n'a pas le droit de porter une petite fille blanche.

— Bah, ne t'en fais pas ! C'est toi qui l'as sauvée des rats. Si elle était capable de parler, elle te remercierait sans doute.

— Et puis, elle ne sait même pas que tu es noir, renchérit Douglas.

— Tu veux dire qu'elle est aveugle ? s'écria Travis, atterré par cette éventualité.

— Mais non. Elle est trop petite, c'est tout. Les bébés ne haïssent personne. Cela vient plus tard. Quand elle regarde Adam, tout ce qu'elle voit, c'est... un frère. Oui, voilà ce qu'elle voit ! Et les grands frères protègent leurs petites sœurs, c'est une règle sacrée. Peut-être qu'elle le sait déjà...

Adam objecta :

— J'ai promis à ma mère d'aller dans l'Ouest le plus vite possible. Elle m'a dit que bientôt il y aura la guerre dans le Sud, et que quand tout sera terminé, les esclaves seront affranchis. Enfin, si le Nord gagne. Mama m'a juré de venir me chercher à ce moment-là. En attendant, je n'ai qu'à rester en vie. Je ne peux pas trahir ma parole.

— Alors, prends le bébé avec toi, suggéra Cole.

— On me pendrait pour ça !

— Bon sang, de toute façon, si on t'attrape, on te pendra pour ce que tu as fait à ton maître !

— Mais tu es trop malin pour te laisser prendre !

— Moi aussi, j'ai l'impression d'être son grand frère, déclara Cole, avant d'ajouter vivement : Attention, ce n'est pas de la sensiblerie, hein ! Je suis fort, et cette petite fille a besoin qu'on la protège et qu'on lui donne une éducation décente.

— Décente ? Ça veut dire quoi ?

— Je n'en sais trop rien. Mais Adam le sait, lui. Hein, Adam ? Tu t'exprimes bien, et tu sais lire et écrire, comme un vrai gentleman. Tu pourrais m'apprendre. Je ne veux pas que ma petite sœur me prenne pour un âne !

— Moi non plus ! s'exclama Douglas.

Adam réprima un éclat de rire en dépit de son inquiétude. Le bébé venait de lui adresser le plus grotesque des sourires. En voilà une qui était visiblement très satisfaite d'être le point de mire de toute cette attention ! Comme il la contemplait, un flot de tendresse lui gonfla le cœur. Cette petite fille était un don du ciel tombé par magie entre ses bras protecteurs. Son devoir était de la nourrir, de la défendre et de la chérir.

— Parfois, je me demande si Dieu sait ce qu'Il fait, soupira-t-il.

— Bien sûr qu'Il le sait ! s'offusqua Douglas. Et à mon avis, Il veut que nous trouvions un autre nom à notre bébé. Sidney, ça ne lui convient pas du tout ! J'espère que ses cheveux vont pousser. Je n'ai pas envie d'avoir une sœur chauve.

— Mary ! s'écria Cole.

— Rose ! proposa Adam en même temps.

— Mary était le nom de ma mère. Elle est morte quand je suis né. Mais les voisins m'ont assuré qu'elle était honnête et gentille.

— Ma mère s'appelle Rose, et elle est très gentille aussi ! rétorqua Adam.

Travis leur fit signe de se taire :

— Chut, regardez ! Elle s'endort. Couche-la dans le panier, Adam. Je vais essayer de lui passer un autre linge.

Adam s'exécuta, et tous regardèrent Travis emmailoter gauchement l'enfant. Lorsqu'il en eut fini, celle-ci s'était de nouveau assoupie.

— Inutile de se disputer à propos de son nom, reprit Douglas. Appelons-la Mary Rose, comme ça, le problème est réglé.

Cole réfléchit quelques secondes avant de hocher la tête d'un air approbateur. Travis se mit à rire, jusqu'à ce que Douglas lui envoie un coup de coude dans les côtes.

— Nous devons élaborer un plan ! Si vous voulez mon avis, mieux vaut déguerpir le plus vite possible, peut-être même demain soir. Travis, en attendant, tu te débrouilleras pour trouver ce dont Mary Rose aura besoin. Moi, j'irai acheter des places de train pour nous trois. Adam, il faudra que tu te caches dans le wagon des bagages avec le bébé. D'accord ?

— D'accord.

— Où vas-tu trouver l'argent des billets ? s'inquiéta Cole.

— Vous ne m'avez pas laissé finir, tout à l'heure. Figurez-vous que l'enveloppe que j'ai volée à cette femme est pleine de billets ! Il y a aussi de vieux papiers écrits de façon tarabiscotée, mais j'ignore de quoi il s'agit, vu que je ne sais pas lire. En tout cas, il y a assez d'argent pour nous permettre d'aller tous dans l'Ouest et d'acheter un bout de terrain là-bas.

— Fais-moi voir ces papiers, ordonna Adam.

Douglas sortit l'enveloppe de sa poche et la tendit à son chef qui laissa échapper un sifflement devant l'épaisseur de la liasse. Puis il reporta son attention sur les documents. Sur le premier étaient griffonnés des

nombres auxquels il ne comprit goutte ; le deuxième était une simple page blanche qui ne comportait qu'une date de naissance.

— Ça ne leur a pas suffi de se débarrasser de Mary Rose, il a encore fallu qu'ils jettent ses papiers ! s'insurgea Douglas.

— Moi non plus, je n'avais pas de papiers quand on m'a laissé à l'orphelinat, dit Travis. Heureusement, j'étais assez vieux pour connaître mon nom. Écoutez, j'ai une proposition à vous faire. Je suis le seul ici qui ne soit pas recherché par la police. Alors je propose que Mary Rose porte mon nom de famille. Et tant qu'à faire, vous devriez tous le prendre. Comme ça, on deviendrait vraiment des frères.

Le silence retomba. Puis, un à un, les visages s'illuminèrent. Comprenant que sa proposition séduisait ses camarades, Travis déclara avec emphase :

— À partir de maintenant, nous sommes tous des Clayborne. D'accord ?

— Personne ne croira jamais que je m'appelle Clayborne, objecta mollement Adam.

— Et après ? répliqua Cole avec impatience. Qu'est-ce que ça peut faire, que les gens ne nous croient pas, du moment qu'ils nous fichent la paix ! Si tu dis t'appeler Clayborne, si nous l'affirmons tous, qui osera prétendre le contraire ? On se battra s'il le faut, et gare à celui qui nous causera des ennuis ! Et n'oubliez pas, ajouta-t-il, j'ai un revolver maintenant. Bientôt, plus personne ne nous cherchera querelle.

— Quand Mama Rose viendra habiter avec nous, notre petite Mary Rose aura aussi une maman, et nous formerons une vraie famille. Nous sommes frères !

Travis posa sa main sur celle de Douglas.

— Frères ! répéta-t-il gravement.

Cole plaça à son tour sa main sur celles des deux autres :

— Nous nous battons et nous survivrons, pour Mary Rose et Mama Rose. Et nous resterons frères jusqu'à la mort.

Adam hésita durant ce qui leur parut une éternité. Puis, sa décision prise, il recouvrit de sa paume la main de Cole.

— Tous frères ! proclama-t-il. Pour nos Rose.

3 juillet 1860

Chère Mama Rose,

Je t'envoie cette lettre aux bons soins de maîtresse Livonia et je prie pour qu'elle vous trouve toutes deux en bonne santé. Je vais te raconter toutes les merveilleuses aventures qui me sont arrivées au cours de mon voyage vers l'Ouest, mais tout d'abord, j'ai quelque chose de très important à t'annoncer. C'est à propos de ta nouvelle famille. Maintenant, quelqu'un porte le même nom que toi. Elle s'appelle Mary Rose...

Je t'aime,

John Quincy Adam Clayborne

1

Vallée du Montana, 1879

Enfin, le bébé rentrait à la maison !

Debout à côté du chariot, Cole attendait avec impatience que la diligence négocie le dernier tournant de la route. Le nuage de poussière qui s'élevait au-dessus de la colline annonçait qu'elle était toute proche, maintenant.

Son excitation était telle qu'il avait peine à tenir en place. Comme il avait hâte de la voir ! Avait-elle beaucoup changé au cours des derniers mois ?

Cette idée ridicule le fit rire tout haut. Mary Rose était déjà adulte lorsqu'elle était repartie à Saint Louis pour sa dernière année d'école. À part quelques taches de rousseur supplémentaires sur son adorable petit nez, elle était certainement restée la même jeune fille.

Elle lui avait manqué, à lui comme à ses frères. Au ranch, la routine quotidienne les tenait occupés du lever du jour au crépuscule, et ce n'est qu'à l'heure du dîner, une fois réunis autour de la grande table, qu'ils se prenaient à regretter la présence turbulente de leur jeune sœur et les bons petits plats qu'elle leur concoctait. Mary Rose était excellente cuisinière tant qu'elle se cantonnait aux mets simples et roboratifs qu'ils appréciaient tous. Mais lorsqu'elle se mêlait de napper ses plats de sauces élaborées au goût bizarre, c'était la consternation générale !

La diligence avait plus d'une heure de retard, ce qui signifiait que le vieux Clive Harrington menait les chevaux. Il avait dû raconter les derniers cancans à Mary Rose avant de prendre le départ, et celle-ci, avec son bon cœur coutumier, l'avait écouté avec patience. Ces deux-là étaient les meilleurs amis du monde, bien qu'à Blue Belle, personne ne comprît pourquoi. Clive Harrington, vieux busard acariâtre qui passait son temps à maigréer dans sa barbe, n'était, de l'avis de Cole, qu'un « mal embouché », qui plus est laid comme les sept péchés capitaux. Les rues de la ville se vidaient comme par miracle lorsqu'il faisait son apparition, sauf si Mary Rose se trouvait dans les parages. Clive se métamorphosait alors en un bon vieux papy, jovial et débonnaire. En fait, il se rendait parfaitement ridicule.

Mary Rose vouait à ce vieux bougre une affection sincère. Quand elle séjournait au ranch, elle ne manquait jamais de l'inviter à leur table. Elle veillait sur son confort et allait même jusqu'à lui reprendre ses nippes. Une fois l'an, au moment des grandes vacances, Clive se présentait invariablement sur le pas de la porte, son chapeau dans une main, un mouchoir sale dans l'autre. Un mauvais rhume, une grippe récalcitrante, une petite fièvre... tous les prétextes étaient bons et, comme de juste, Mary Rose l'installait aussitôt dans l'appentis bâti contre le flanc de la demeure familiale et passait la semaine à le dorloter.

La diligence eut à peine le temps de s'immobiliser que déjà la portière s'ouvrait à la volée. Mary Rose sauta à terre. Relevant ses jupes d'une main, elle s'élança vers son frère, un sourire radieux aux lèvres. Sa capeline s'éleva pour atterrir dans la poussière, mais elle ne s'en aperçut même pas.

— Me voilà enfin de retour ! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de Cole.

Celui-ci, conscient des regards narquois posés sur lui, s'efforça de conserver un air digne. Mais le rire de

sa sœur était si contagieux qu'il finit par s'esclaffer lui aussi. Au diable les apparences !

Mary Rose n'avait pas changé : toujours aussi pétulante et primesautière. Elle étreignit son frère avec une force surprenante chez un être aussi délicat, puis l'embrassa avec fougue.

— Arrête de rire comme une idiote, bougonna-t-il.

Sans s'offusquer le moins du monde, elle s'écarta et, poings sur les hanches, l'inspecta de la tête aux pieds.

— Tu es toujours aussi beau, remarqua-t-elle avec fierté. Dis-moi, as-tu descendu quelqu'un pendant mon absence ?

— Bien sûr que non !

— On dirait que tu as grandi. Tes cheveux semblent plus blonds aussi. Comment t'es-tu fait cette cicatrice au front ? Tu t'es battu ?

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, elle se tourna vers Harrington :

— Clive, est-ce que mon frère a tiré sur quelqu'un ces derniers temps ?

— Pas que j'me souviene, miss Mary.

— Pas de bagarres non plus ?

— J'pense pas.

Apparemment convaincue, Mary Rose sourit.

— Je suis si heureuse d'être rentrée au pays ! Tu sais, j'ai décidé de ne plus jamais repartir. Les études, c'est terminé ! Adam pourra bien dire tout ce qu'il voudra, je ne céderai pas. Je suis une lady maintenant, et j'ai un diplôme qui le prouve. Mon Dieu, il fait chaud pour un printemps, non ? J'adore la chaleur, la poussière et le vent ! Est-ce que Travis s'est battu en ville ? Oh, aucune importance, de toute façon, tu ne me le diras pas. J'interrogerai Adam, il ne peut rien me cacher. Au fait, il m'a écrit plus de lettres que toi. Est-ce que la nouvelle grange est achevée ? J'ai reçu une lettre de Mama Rose juste avant de quitter le pensionnat. Une chance, non ?

Étourdi par ce flot de paroles, Cole bougonna :

— Eh, calme-toi ! Je ne peux répondre qu'à une question à la fois. Reprends ton souffle pendant que j'aide Harrington à décharger tes bagages.

Quelques minutes plus tard, la malle, les deux valises et les trois cartons à chapeaux de Mary Rose se trouvèrent solidement arrimés dans le chariot. La jeune fille grimpa alors sur le plancher et entreprit de fouiller dans ses affaires.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Attends que nous soyons rentrés à la maison avant de tout déballer.

Ignorant la remarque de son frère, elle ouvrit sa deuxième valise sous le regard énamouré de Harrington qui s'était approché du véhicule.

— Vrai, vous m'avez manqué, miss Mary ! marmotta-t-il en rougissant comme une écolière.

Réprimant un soupir, Cole leva les yeux au ciel.

— Toi aussi, tu m'as manqué, Clive, répondit Mary Rose. Tu as reçu mes lettres, au moins ?

— Pour sûr ! Je les ai lues et relues !

— Je n'ai pas oublié ton anniversaire. Regarde, j'ai un cadeau pour toi.

Ayant enfin trouvé ce qu'elle cherchait, elle tendit un petit paquet au vieux bonhomme.

— Promets-moi de ne pas l'ouvrir avant d'être rentré chez toi, intima-t-elle.

Clive écarquilla ses petits yeux ridés.

— Vous m'avez... fait un... cadeau ? bégaya-t-il sous le coup de l'émotion.

— Non, deux !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu verras bien. C'est une surprise. Merci de m'avoir ramenée, c'était une fort jolie promenade.

La jeune fille ponctua ses paroles d'une petite révérence pleine de grâce.

— Vous n'êtes pas fâchée que je ne vous aie pas laissée monter sur la banquette avec moi, au moins ? À mon avis, c'est pas correct pour une jeune dame.

— Non, je ne t'en veux pas.

Désireux d'abrégier la conversation, Cole intervint :

— Il est temps d'y aller, Mary Rose.

Sans attendre, il grimpa sur le marchepied et prit les rênes en main.

— Cesse de lambiner ! grommela-t-il encore en voyant sa sœur courir récupérer sa capeline.

Enfin, sous le regard de Clive qui tenait religieusement son cadeau, la voiture s'ébranla et prit la route des collines.

Tout en répondant aux questions dont Mary Rose le mitraillait, Cole l'observait du coin de l'œil. Une lady, vraiment ? Hum... Elle avait déjà enlevé ses gants blancs, ainsi que les épingles qui retenaient son chignon. La masse soyeuse de ses boucles dorées flottait à présent sur ses épaules en toute liberté.

Avec un soupir de plaisir, la jeune fille se renversa en arrière pour offrir son visage à la chaude caresse du soleil.

— Ouf, ça fait du bien ! s'exclama-t-elle. J'en ai assez de me comporter en dame. C'est si pénible ! Oh, tu peux bien rire ! On voit bien que tu n'es pas obligé de porter un corset.

Le rire de Cole s'étrangla dans sa gorge.

— On exigeait que tu en portes un à l'école ? s'écria-t-il, horrifié.

— Oui. Mais bien sûr, je n'obéissais jamais. Qui aurait pu s'en apercevoir ? Après tout, je ne m'habille pas en public.

— J'espère bien que non !

Cole ralentit les chevaux qui s'engageaient sur le premier raidillon. Mary Rose jeta un coup d'œil inquiet derrière elle pour vérifier si ses bagages étaient bien fixés. Une fois le chariot parvenu sur la crête, elle ôta sa jaquette bleu marine qu'elle jeta négligemment de côté, puis entreprit de déboutonner les manches et le col de son corsage bien empesé.

— Il s'est passé quelque chose de bizarre à l'école, annonça-t-elle. Une nouvelle élève est arrivée en janvier.

Elle venait de Chicago, et ses parents l'ont accompagnée pour l'aider à s'installer.

— Et alors ?

— La mère de cette fille a été élevée en Angleterre et... elle a cru me reconnaître.

— Impossible, tu n'as jamais été en Angleterre !

— Je le sais bien, je m'en souviendrais. Je suis entrée dans le hall pour accueillir les visiteurs, et tout à coup cette femme s'est mise à hurler en me montrant du doigt. Elle m'a fait une de ces peurs !

— Tu es sûre que tu n'avais rien à te reprocher ? demanda soudain Cole d'un air suspicieux. Tu n'avais pas ton revolver, au moins ?

La jeune fille se renfrogna :

— Pourquoi déduis-tu tout de suite que c'était ma faute ? Je ne faisais rien de mal, je t'assure. Finalement, la dame en question s'est calmée, et elle m'a expliqué qu'elle m'avait prise pour une aristocrate de sa connaissance, lady Agatha Machin-Chose. Selon elle, je suis son portrait craché.

— Beaucoup de femmes ont les cheveux blonds et les yeux bleus. C'est très banal.

— Tu ne veux tout de même pas dire que je suis commune ?

— Eh bien... si ! acquiesça-t-il, ne résistant pas à la tentation de la taquiner.

C'était faux, bien entendu. Mary Rose était tout sauf commune. Sa beauté éclatante rayonnait et lui attirait des regards admiratifs où qu'elle aille. Tous les hommes de Blue Belle étaient fous d'elle et, sans la vigilance jalouse de ses frères, elle se serait sans cesse trouvée en butte à leurs avances. Mais pour Cole, elle était la douce et généreuse Mary Rose, dotée d'un cœur d'or, qui en un instant pouvait se transformer en un petit chat sauvage capable de toutes les espiègeries.

— Adam m'a affirmé que j'étais jolie, et il dit toujours la vérité ! décréta la jeune fille avec suffisance. Et puis, ce qui compte, c'est la beauté intérieure.

Mama Rose m'écrit toujours que je suis adorable, et elle ne m'a jamais vue.

— Petite prétentieuse !

Mary Rose éclata de rire, avant de poursuivre :

— Attends, je ne t'ai pas tout raconté. Un mois après cet incident, la directrice de l'école m'a convoquée dans son bureau. Elle s'y trouvait en compagnie d'un vieux monsieur à lorgnon, et mon dossier était posé sur le bureau.

— Comment savais-tu que c'était ton dossier ?

— Parce que c'est le plus épais de toute l'école et que la couverture est déchirée. Oh, inutile de prendre cette mine entendue ! ajouta-t-elle en surprenant un demi-sourire sur les lèvres de son frère. J'admets que ma première année au pensionnat a été plutôt... agitée. J'ai eu du mal à m'adapter à la discipline, voilà tout. Et puis, j'avais le mal du pays. Quoi qu'il en soit, j'ai obtenu depuis des notes excellentes.

— Parle-moi de ce monsieur qui t'attendait dans le bureau de la directrice.

— Il était avocat et m'a posé toutes sortes de questions sur ma famille. Il voulait savoir depuis combien de temps nous vivions dans le Montana, et pourquoi notre mère n'habitait pas avec nous. Il m'a aussi demandé de décrire mes frères. Bien entendu, j'ai refusé tout net de lui répondre ! Cela ne le regardait absolument pas. Et puis, il ne m'a pas fait bonne impression.

— Pourquoi se montrait-il aussi curieux vis-à-vis de nous ?

— Il a prétendu qu'il menait une enquête sur quelqu'un qui avait disparu et qu'un énorme héritage était à la clé. Mais de toute évidence, il faisait fausse route. Pourquoi, cela t'inquiète ?

— Un peu, avoua Cole. Je n'aime pas l'idée qu'un étranger mette son nez dans nos affaires.

— Enfin, tout cela m'a plutôt arrangée, car le contrôle de littérature avait lieu pendant l'entretien, reprit Mary Rose d'un ton léger. Et justement, je n'avais

pas eu le temps de réviser à cause d'Eleanor qui avait passé la moitié de la nuit à pleurnicher.

— Je croyais que tu ne voulais plus l'avoir comme compagne de chambre ?

— Je me l'étais bien juré ! Mais personne d'autre ne voulait l'accepter, et la directrice m'a pratiquement suppliée de la garder avec moi. Pauvre Eleanor ! Elle a bon fond, mais la plupart du temps elle s'ingénie à le cacher. Elle est vraiment insupportable !

Cole réprima un sourire. Sans avoir jamais rencontré ladite Eleanor, celle-ci ne lui était pas inconnue. Lorsque Mary Rose rentrait au ranch, elle régalaient ses frères d'anecdotes cocasses sur la pauvre fille.

— J'imagine qu'elle n'a pas changé. Toujours aussi caractérielle ?

— Oh, oui ! Elle peut vraiment se montrer odieuse, quand elle veut. Tu sais qu'elle a quitté l'école une semaine avant tout le monde ? Et sans dire au revoir à personne ! Il est arrivé quelque chose à son père, mais j'ignore quoi, elle a refusé de m'en parler. Elle a sangloté sur son oreiller cinq nuits de suite, puis elle est partie. J'aurais pu la consoler si seulement elle s'était confiée à moi. Son père n'était pas malade, la directrice me l'a confirmé après le départ d'Eleanor. Elle ne m'a pas donné plus de détails, mais elle a pincé les lèvres, ce qui chez elle traduit le comble de l'écœurement. Cela m'a beaucoup intriguée, je l'avoue. Le père d'Eleanor s'apprêtait à offrir une grosse somme d'argent à l'école afin de faire construire un nouveau dortoir. Mais à présent, il n'en est plus question. Sais-tu ce qu'elle m'a dit ?

— Qui ?

— La directrice, voyons. Eh bien, elle prétend avoir été dupée. Que crois-tu que cela signifie ?

Comme Cole se bornait à hausser les épaules, la jeune fille enchaîna :

— La veille de son départ, j'ai dit à Eleanor que si jamais elle avait besoin de moi, elle n'avait qu'à venir à Rosehill.

— Quelle idée saugrenue ! s'exclama Cole en sur-sautant.

— Comprends-moi, elle était en larmes, et visiblement très malheureuse. Mais rassure-toi, elle n'est pas près de débarquer au ranch ! C'est une fille trop snob pour aimer le Montana. Je regrette simplement qu'elle me m'ait pas fait ses adieux avant de partir. Après tout, j'étais sa seule amie, même si je passais mon temps à dégoïser sur son compte.

— Bah, elle n'en saura jamais rien, et puis, il ne s'agissait que de peccadilles. Tu n'as rien à te reprocher, au contraire. À l'école, tu as toujours pris sa défense. Sans ton intervention, elle n'aurait jamais été invitée aux fêtes données par les autres élèves.

Perplexe, Mary Rose fronça les sourcils.

— Comment sais-tu que j'ai fait tout ça pour elle ?

— Parce que tu as toujours eu un faible pour les marginaux et les parias !

La jeune fille esquissa un sourire.

— Je me sens toujours mieux quand je discute avec toi d'un problème, Cole. Tu crois que cet avocat va venir nous relancer ?

— Non.

Elle laissa échapper un soupir d'aise, avant d'avouer :

— Tu m'as manqué, Cole.

— Toi aussi, petite peste !

Elle lui donna un coup de coude, alors que le chariot gravissait la dernière colline marquant la limite des terres de Rosehill.

C'est Mary Rose qui, à huit ans, avait baptisé le ranch de ce nom. Découvrant un jour ce qu'elle avait pris pour des roses sauvages, à flanc de coteau, elle avait décrété y voir un message de Dieu. Et puis, ce nom faisait référence au sien et à celui de Mama Rose.

Ménageant l'enthousiasme de sa jeune sœur, Adam ne lui avait pas révélé que ces prétendues roses étaient en réalité une espèce très commune de liserons.

Après tout, « Rosehill », cela sonnait bien, même si cela semblait un peu fantaisiste.

Le ranch était niché au cœur d'une profonde vallée du Montana. Autour de l'habitation principale, les terres s'étendaient sur un rayon d'un quart de mile. Cole avait insisté pour bâtir la maison au centre même de la propriété afin de repérer tout intrus éventuel. À l'instar de ses frères, il n'aimait guère les surprises. Aussi, dès que la demeure avait été achevée, s'était-il empressé de construire un petit observatoire au-dessus du grenier, d'où l'on pouvait surveiller les environs.

Au nord, les cimes enneigées des majestueuses montagnes se dressaient sur l'horizon ; à l'ouest s'étendait la prairie ; à l'est un paysage plus vallonné et boisé dont les Clayborne n'avaient guère l'utilité en tant qu'éleveurs. Les trappeurs, en revanche, y chassaient souvent le castor, l'ours et le loup. Parfois, l'hiver, l'un d'entre eux, fourbu et gelé, venait chercher au ranch un peu de chaleur et de réconfort. On lui offrait le gîte et le couvert, car Adam n'avait jamais fermé sa porte à un homme dans le besoin. Il y avait toujours de la place dans l'appentis qui servait de dortoir aux « invités ».

On accédait au ranch par la route principale qui partait de Blue Belle et franchissait la colline. La plupart des colons qui se déplaçaient avec leurs chariots étaient épuisés lorsqu'ils atteignaient l'embarcadère sur la rivière. Souvent, ils s'arrêtaient à Perry ou à Hammond, et seuls les plus déterminés ou les fuyards poursuivaient par la piste.

De temps à autre, des rumeurs circulaient sur la présence de filons d'or dans les montagnes. Mais personne n'était devenu riche du jour au lendemain, ce qui expliquait que la région fût restée quasi vierge. Des familles de braves citoyens traversaient la plaine en schooner, sur le Missouri, dans l'espoir d'acquérir des parcelles gratuites et de devenir propriétaires terriens. Mais quand ils atteignaient enfin une ville, ils n'étaient que trop heureux de s'y installer.

Aux yeux de ces honnêtes gens épris d'ordre et de justice, elles étaient en effet beaucoup plus civilisées et sécurisantes que les étendues désertiques et les petites bourgades isolées.

L'Ouest attirait toutes sortes de desperados, voleurs de bétail, et mauvais garçons, prompts à dégainer leur revolver et toujours en quête d'un mauvais coup. D'où la formation de milices privées qui nettoyaient les environs de la racaille qui y sévissait.

Ces miliciens posaient pourtant des problèmes, dans la mesure où certains d'entre eux avaient pris la fâcheuse habitude de pendre les malheureux dont la tête ne leur revenait pas. La justice était souvent expéditive, et il suffisait parfois d'une simple rumeur pour qu'un homme soit traîné hors de chez lui et pendu à l'arbre le plus proche. Même le port d'une étoile de shérif ne représentait pas une protection suffisante contre ces groupes armés.

Les véritables gangsters assez malins pour échapper à ces lynchages avaient donc quitté les villes comme Hammond pour s'installer autour de Blue Belle, qui avait rapidement acquis une mauvaise réputation fort justifiée. Néanmoins, quelques familles honnêtes s'obstinaient à y vivre.

Mary Rose n'avait jamais la permission de se rendre seule à Blue Belle. Et comme Adam ne quittait jamais le ranch, le rôle de chaperon incombait à Travis ou à Douglas lorsqu'elle allait faire ses emplettes. Les jours où le travail les accaparait, la jeune fille restait à la maison.

Cole ralentit les chevaux comme ils atteignaient le promontoire séparant la route principale de la propriété des Clayborne. Comme il s'y attendait, Mary Rose le supplia de s'arrêter.

Docilement, il attendit qu'elle se remette de son émotion. Il avait l'habitude ; c'était chaque fois le même rituel.

— Tu ressens ce que j'éprouve, toi aussi ? murmura-t-elle, les yeux embués de larmes.

— Tu me poses toujours la même question.

En silence, il lui tendit le mouchoir dont il n'avait pas oublié de se munir. Quand Mary Rose était plus jeune, elle s'essuyait le nez d'un revers de manche. Mais aujourd'hui, il n'était pas question de tolérer un tel manquement aux bonnes manières.

De là où ils se trouvaient, ils avaient une vue plongeante sur la propriété. Chaque fois qu'elle rentrait chez elle, Mary Rose restait éblouie devant tant de beauté. Adam lui disait que c'était parce qu'elle se sentait soudain humble devant la preuve si magnifique de la création de Dieu. La jeune fille n'était pas certaine qu'il eût raison, mais elle tenait par-dessus tout à ce que ses frères la rejoignent dans cette communion avec Dieu et la nature.

Seul Cole admettait en toute franchise – mais seulement en présence de sa sœur – que la splendeur du panorama l'émuait lui aussi au plus haut point.

— Elle est toujours aussi superbe, murmura-t-il.

— Pourquoi Adam et toi parlez toujours du Montana comme d'une femme ?

— Parce que cette terre est à l'image d'une femme. Elle est capricieuse, volage et rebelle. Et c'est la seule que j'aimerai jamais.

— Mais tu m'aimes, moi !

— Tu n'es pas une femme, Mary Rose. Tu es ma sœur.

L'écho de son rire cristallin se répercuta à travers les pins. Cole ramassa les rênes et, d'un clappement de langue, guida les chevaux sur la route qui descendait maintenant en pente douce. Ils s'étaient suffisamment attardés.

— Je me demande si mes roses ont commencé à fleurir, murmura la jeune fille, songeuse.

— Tu sais très bien qu'il s'agit de liserons.

— Oui, mais ces fleurs ressemblent à des roses trémières.

— Tu dis n'importe quoi !

Déjà, ils se chamaillaient. Mary Rose poussa un soupir de bonheur, sans quitter des yeux la silhouette familière du ranch en contrebas dans la vallée. Quelle joie d'être de retour ! La maison n'était guère imposante, mais à ses yeux il n'en existait pas de plus belle. Le porche – ou la véranda, comme se plaisait à l'appeler Adam – courait le long de trois murs. En été, toute la famille s'y asseyait le soir pour écouter le chant des grillons.

La main en visière devant les yeux, la jeune fille fronça les sourcils.

— Je ne vois pas Adam, constata-t-elle. Je parie qu'il travaille encore sur ses livres de comptes !

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il fait trop beau pour rester confiné à l'intérieur sans une bonne raison. Oh, j'ai hâte de le voir ! Dépêche-toi, Cole !

L'impatience la faisait trembler. Elle avait des cadeaux pour tout le monde : un carton de livres pour Adam, du papier à dessin et des crayons neufs pour Cole qui traçait toujours les plans des dépendances à construire, une trousse de secours pour Douglas, et un journal pour Travis, qui consignait religieusement par écrit l'histoire de la famille. Elle apportait également des catalogues, de l'engrais pour le potager, des chocolats, ainsi que des chemises de flanelle pour chacun de ses frères...

Les retrouvailles s'avérèrent aussi merveilleuses qu'elle l'avait escompté. Ce soir-là, la famille enfin réunie veilla tard au coin du feu. Ce ne fut que lorsque Mary Rose eut gagné sa chambre que Cole évoqua devant ses frères la visite de l'avocat à la jeune fille.

Cette histoire avait éveillé sa méfiance, bien qu'il eût donné le change à sa sœur pour ne pas l'effrayer. Comme lui, ses frères trouvèrent la chose curieuse.

Pourquoi un homme de loi s'intéressait-il à la famille Clayborne ? Douglas et Cole avaient bien eu maille à partir avec les autorités du temps de leur adolescence, mais il y avait prescription. Non, le seul à risquer gros c'était Adam. Si l'avocat avait été engagé par les fils de son ancien maître pour le retrouver, les ennuis ne tarderaient pas à se profiler à l'horizon.

Pourtant, Adam n'avait rien à se reprocher. Il n'avait fait que s'interposer entre une brute avinée et deux femmes sans défense. Mais aux yeux des fils de la victime, les circonstances importaient peu. Ils n'avaient retenu qu'une chose : un vulgaire esclave avait frappé leur père.

Tel crime appelait une vengeance sans merci.

Les quatre frères passèrent l'heure suivante à discuter, jusqu'à ce qu'Adam décrète qu'il était vain de spéculer ainsi sur un incident aussi banal. S'il y avait réellement menace, il serait toujours temps d'aviser.

La discussion prit fin et tout le monde alla se coucher.

Un mois entier passa, sans que rien ne vienne troubler la tranquillité du ranch. La routine avait repris. Travis et Douglas en vinrent à se convaincre que tout danger était écarté.

Il se présenta pourtant un beau jour, en la personne d'un homme appelé Harrison Stanford MacDonald. Un homme dont la venue allait bouleverser leur existence.

12 novembre 1860

Chair Mama Rose,

Adam veu que je te montre que je sè écrier, alors je t'anvoi cèt letre. On travail tous notre gramère et notre ortographe le soir, quant Mary Rose est parti se couché. Ton fisse est un exéllan professeur. Il ne ri pas quant nous feson des fotes et il nous féllissite pour nos prograi.

Ton fisse,

Cole

2

Harrison Stanford MacDonald apprenait tout ce qu'il désirait savoir sur la famille Clayborne sans poser une seule question. Étant étranger en ville, sa curiosité n'aurait de toute façon rencontré que méfiance et suspicion. Il connaissait ces bourgades qui avaient fleuri dans l'Ouest pour avoir lu tout ce qu'il avait pu sur le sujet, et de ses recherches il avait tiré la conclusion que les étrangers étaient automatiquement classés en deux catégories : ceux qu'on craignait et respectait parce qu'ils gardaient le silence et affichaient une mine patibulaire, et ceux qui se faisaient descendre au premier carrefour pour avoir fait montre d'une indiscretion déplacée.

Le code d'honneur qui existait dans l'Ouest laissait Harrison perplexe. Jamais il n'avait vu législation plus primitive. Les habitants protégeaient leurs biens contre les étrangers, mais cela ne les empêchait pas de s'entretuer entre voisins sous les prétextes les plus fallacieux.

Durant son voyage, il avait eu tout le temps de réfléchir à la question et de décider d'un plan d'action pour s'infiltrer dans la petite communauté. Celui-ci était très simple : il allait se servir des préjugés des autochtones pour mieux les circonvenir.

Quand il débarqua à Blue Belle, vers dix heures du matin, il endossa donc le rôle du parfait salopard. Vêtu d'un long cache-poussière, le front ceint d'un chapeau à large bord, il longea la grand-rue d'un pas déterminé,

arborant une expression des plus menaçantes. Son regard défiait quiconque osait tourner les yeux dans sa direction, si bien que rapidement on s'écarta sur son passage.

Visiblement, la tactique était bonne.

Il s'arrêta tout d'abord au saloon, qu'il trouva à l'extrémité de la rue principale. À l'intérieur, il commanda un verre et une bouteille de whisky d'un ton revêche. Le barman se garda bien d'objecter, en dépit de l'heure plutôt matinale. Une fois servi, Harrison alla s'asseoir dans le coin le plus sombre de la salle, dos au mur, et attendit tranquillement que les curieux se manifestent.

Il n'était pas installé depuis plus de dix minutes que le bruit de son arrivée s'était répandu en ville comme une traînée de poudre. Bientôt, Harrison compta neuf consommateurs dans le saloon, qui lui jetaient tous des regards circonspects.

Les épaules voûtées, il garda l'œil sur son whisky. La seule pensée de boire un alcool fort à cette heure de la matinée le révoltait, aussi se contenta-t-il de tourner lentement le verre entre ses doigts, comme s'il ruminait quelque sombre pensée.

Un murmure s'éleva dans son dos, puis il entendit un bruit de pas qui se rapprochait sur le parquet. Alors, d'un geste nonchalant, il écarta le pan de son cache-poussière pour poser la main sur la crosse de son revolver.

— Vous êtes nouveau en ville, m'sieur ?

Avec une lenteur consommée, Harrison leva les yeux vers celui qui venait de poser cette question ridicule et qui, de toute évidence, avait été envoyé en délégation par les huit autres. Âgé d'une cinquantaine d'années, l'homme avait un visage buriné piqueté de cicatrices de variole. Avec ses petits yeux porcins et son nez en patate, c'était sans nul doute l'individu le plus repoussant qu'Harrison eût jamais rencontré.

— Et après ? grogna-t-il d'un ton peu amène.

Nez-en-Patate grimaça un sourire et s'enquit poliment :

— Ça vous gêne, si je m'assieds un moment ? Je m'appelle Dooley.

La mine impénétrable, Harrison se remit à fixer son whisky. Prenant son mutisme pour un acquiescement, Dooley s'assit face à lui.

— Vous cherchez peut-être quelqu'un en ville ? reprit-il d'un ton engageant.

Comme Harrison secouait la tête, il se tourna vers ses amis et cria :

— Eh, il cherche personne ! Billie, apporte-moi un verre !

De nouveau, il se tourna vers Harrison :

— Vous jouez de la gâchette ?

— Je n'aime pas les questions.

— Non, vous n'êtes sûrement pas ici pour vous battre en duel, je m'en doute bien. Sinon, vous sauriez que Webster vient juste de quitter la ville. Figurez-vous que personne n'a voulu se battre avec lui, pas même Cole Clayborne, et c'est pour se mesurer à lui que Webster était à Blue Belle. Cole est le plus rapide tireur de la région ! Mais il ne se bagarre plus, surtout maintenant que sa sœur est rentrée de l'école. Elle ne veut pas qu'il ait mauvaise réputation. Et Adam le tient à l'œil. Adam, c'est l'aîné des Clayborne. Un brave type, si vous voulez mon avis. Et savant, avec ça ! Il lit plein de livres. Une fois qu'on s'est habitué à sa tête, on se rend compte que c'est un gars en qui on peut avoir confiance. Il trouve toujours une solution à chaque problème. Dites, m'sieur, vous comptez vous installer dans le coin, ou vous ne faites que passer ?

Billie, le propriétaire du saloon, trottina dans leur direction, un verre à la main. Il le déposa sur la table, puis fit signe à un homme assis près de la porte :

— Henry, dis à ton copain de la fermer ! Il nous ennuie avec toutes ses questions. Je voudrais pas qu'il

se fasse descendre avant le déjeuner, c'est mauvais pour les affaires.

Harrison ne répondit qu'à demi-mot aux questions qui suivirent. Une fois que ledit Henry les eut rejoints, Billie s'approcha à son tour. Manifestement, les trois amis adoraient bavasser. Bientôt, ils se coupèrent tous la parole pour raconter les derniers potins qui circulaient en ville. Ce trio volubile rappela à Harrison ses tantes, de vieilles filles qui n'aimaient rien tant que se réunir autour d'une tasse de thé pour jaser sur leur entourage. Sans jamais poser une seule question, il ne perdit pas une miette des renseignements qu'on lui fournissait si gracieusement.

La discussion tourna évidemment sur les femmes, dont il y avait grande pénurie dans la région.

— Elles sont aussi rares que les diamants, mais nous en avons bien sept ou huit qui sont agréables à regarder, voire jolies. Prenez Catherine Morrison, par exemple. Son père tient le magasin général. Eh bien, elle n'est pas mal du tout !

— Ouais, mais elle n'arrive pas à la cheville de Mary Rose Clayborne ! objecta Billie.

Un murmure approbateur s'éleva dans la salle. Apparemment, tous les clients du saloon suivaient la conversation.

— Mary Rose, c'est autre chose ! Elle est...

— Renversante !

— Éblouissante !

— Et plus gentille, ça n'existe pas.

— Ça c'est sûr ! opina Dooley. Si vous avez un problème, elle est toujours contente de vous aider.

De nouveau, un concert de grognements bienveillants.

— Les Indiens Injuns viennent de loin juste pour admirer ses cheveux. Ça l'agace, mais parfois, elle leur en donne une boucle. Ils sont persuadés que ça leur porte chance, pas vrai Billie ?

— Ouais. Une fois, des métisses ont essayé de l'enlever. Ils étaient fascinés par ses yeux bleus et prétendaient qu'elle avait des pouvoirs magiques. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé alors ?

Dooley partit d'un grand rire :

— Comme si c'était hier ! Adam leur a montré de quel bois il se chauffait, hein, Ghost ?

Du fond de la salle, un vieillard aux longs cheveux poivre et sel et à la barbe blanche branla du chef :

— Tu peux le dire ! Il a failli les étriper sur place. Depuis, la gosse a la paix.

— Miss Mary n'a pas beaucoup de prétendants, et à mon avis c'est dommage, intervint Billie. À son âge, elle devrait déjà avoir un mari et deux ou trois bambins dans ses jupes.

Harrison n'eut pas à demander pourquoi la jeune fille n'était guère courtisée en dépit de sa beauté. Dooley s'empressa de lui fournir la raison :

— Personne ne veut se frotter à ses frères, pensez donc ! C'est qu'ils sont pas commodes, les Clayborne, surtout Cole. Si vous voulez mon avis, m'sieur, vous feriez mieux de vous tenir à l'écart de miss Mary. D'ailleurs, elle ne s'occupe que des infirmes et des malades. Elle est tellement gentille...

— Je lui ai déjà dit, coupa Henry.

— Ça rend ses frères fous de la voir ramener tous ces miséreux au ranch. Mais bah ! Elle n'en fait qu'à sa tête. Nous, on est toujours contents quand elle vient faire un tour en ville. Elle n'oublie jamais de nous dire bonjour.

— Douglas doit venir examiner ma jument aujourd'hui, précisa Henry. J'espère qu'il emmènera sa sœur avec lui.

— Si vous avez besoin d'un bon cheval, Douglas en a plein ses écuries, ajouta Dooley à l'intention d'Harrison. Il dresse des étalons sauvages pour les revendre. Mais attention, pas à n'importe qui ! Il faut que vous lui plaisiez pour qu'il consente à vous céder une de ses

montures. Ici, quand une bête va mal, c'est toujours à lui qu'on fait appel. Il vous remet une vache sur pied en deux temps trois mouvements !

— Et vous, dans quelle partie êtes-vous, m'sieur ?

Harrison leva un sourcil comme s'il considérait la question comme malséante. Puis, du bout des lèvres, il répondit :

— Dans le juridique.

— Vous êtes avocat ? C'est pas ça qui vous fera manger, dans le coin. Vous faites autre chose, dans la vie ?

— Je chasse.

— Oh, vous êtes trappeur ?

— Pas exactement.

Il se garda bien de préciser que le gibier qu'il pourchassait était en réalité une enfant volée qui, à l'heure actuelle, était devenue une jeune fille.

— Vous êtes peut-être éleveur ? hasarda Henry. Un gaillard comme vous, ce ne serait pas étonnant. Les Clayborne sont costauds, mais vous êtes encore plus grand qu'eux.

— On peut savoir votre nom, m'sieur ?

— Harrison MacDonald.

— Harrison, c'est bizarre comme prénom. Vous préférez qu'on vous appelle Harrison ou MacDonald ?

— Harrison.

— Faudra bien, si vous comptez vous installer ici. Sauf votre respect, vous avez un drôle d'accent. D'où c'est que vous venez ? De Californie ?

— Plutôt du Kentucky, suggéra Ghost.

— Je suis né en Écosse, et j'ai grandi en Angleterre. De l'autre côté de l'Atlantique, précisa Harrison, au cas où ses interlocuteurs n'auraient eu qu'une vague idée de l'endroit où se situait la blanche Albion.

— Après tout, ce serait pas si mal que vous vous installiez en ville. On n'a pas d'avocat, ici. Quand Adam Clayborne n'arrive pas à trancher un litige, il faut aller voir le juge Burns, à Hammond. Il serait peut-être content que vous lui donniez un coup de main. Ça l'énerve d'avoir

affaire à des gens comme nous. Des... Comment qu'il dit, déjà ?

— Des béotiens, répondit Dooley.

— Voilà, c'est le mot ! Si vous voulez mon avis, m'sieur, les lois sont beaucoup trop compliquées de nos jours.

— Pour sûr ! approuva le vieux Ghost. Avant, c'était facile d'avoir une terre. Suffisait de s'installer dessus et elle était à vous. Maintenant, il faut payer et remplir tout un tas de paperasse.

Dooley reporta son attention sur Harrison :

— Si vous cherchez un endroit où vous établir, je parie que Morrison vous louera son pas-de-porte, en face de sa boutique. Vous n'aurez plus qu'à y apposer votre plaque.

— Je ne suis pas encore décidé, répondit Harrison avec un haussement d'épaules.

— Alors, c'est que vous n'avez pas assez d'argent pour l'instant, conclut Henry.

— J'ai de quoi subsister plusieurs jours.

— Ne vous en faites pas ! Bâti comme vous êtes, vous trouverez toujours du boulot dans la région, affirma Billie. Mais que faites-vous exactement à Blue Belle ? Je sais bien que ça ne me regarde pas, mais...

— En fait, je poursuis une chimère. Du moins, c'est ce que pense mon employeur.

— Alors vous avez déjà du travail ?

— J'ai pris un congé temporaire.

— Et finalement, vous pourriez décider de rester ici, c'est ça ?

— Peut-être que oui, peut-être que non. Ça dépendra.

— Moi, je vous le conseille ! déclara Billie d'un ton docte. Être son propre maître, il n'y a rien de mieux. Pas vrai, vous autres ?

Le vieux Ghost, qui s'était levé, s'approcha de la table d'une démarche claudicante.

— Ça vous ennuerait de répondre à une question juridique, m'sieur Harrison ? demanda-t-il.

— Dites toujours.

— Voilà, j'ai bonne envie de voler un cheval. Comme le gars à qui il appartient m'a piqué ma femme il y a des années, je ne vois pas où est le mal. La loi est de mon côté, non ?

Harrison maîtrisa à grand-peine le fou rire qui montait en lui. Il ne voulait surtout pas que Ghost pense qu'il se moquait de lui.

— Désolé de vous décevoir, mais la loi et la vengeance sont deux choses bien différentes.

Dooley laissa échapper un grand rire en assenant sur la table un coup qui fit trembler les verres.

— Je te l'avais dit ! lança-t-il à Ghost. Si tu fauches le cheval de Lloyd, tu te feras pendre par les miliciens !

Visiblement déçu par la réponse d'Harrison, Ghost s'éloigna en marmottant. Sa question en appela d'autres, et durant l'heure suivante Harrison dispensa gratuitement des conseils. Heureusement pour lui, il connaissait bien la loi américaine, pour avoir longtemps collaboré avec un industriel anglais en affaires avec un négociant new-yorkais. L'interprétation des textes, si différente en Angleterre et en Amérique, le fascinait, aussi avait-il beaucoup lu sur le sujet. Il s'intéressait essentiellement aux jugements sortant de l'ordinaire, et appréciait aussi les philosophes, en particulier Platon. Mais par-dessus tout, il adorait la discipline rigoureuse du système judiciaire.

Cette passion pour la loi, associée à sa compassion naturelle envers autrui, l'avait rendu impopulaire auprès de bon nombre de ses confrères. Il se faisait fort de plaider les causes les plus indéfendables. Rapidement, il était devenu le défenseur des plus démunis, le champion de la plèbe londonienne. Comme il travaillait pour le puissant Lord Elliott, ses ennemis n'avaient d'autre choix que de museler leur hargne. Néanmoins, il était considéré comme une brebis galeuse par les

gens bien-pensants, ce qui avait d'ailleurs provoqué la rupture de ses fiançailles avec Lady Edwina Horner.

Cette dernière l'avait en effet informé par lettre qu'après mûre réflexion, elle ne pouvait décemment épouser un agitateur dont les prises de position avaient déjà déclenché nombre de scandales.

Ses rares amis avaient vainement tenté de le ramener à la raison. Selon eux, l'idée que les riches et les pauvres pussent être égaux devant la loi était tout bonnement grotesque. Mais Harrison refusait d'adopter un point de vue aussi élitiste.

— La loi anglaise est peut-être différente de la nôtre ? insista le vieux Ghost en lui retournant un regard plein d'espoir. Moi, je crois que je ne risque rien à voler ce canasson, étant donné que c'est Lloyd qui a commencé à me chercher des noises.

Apparemment, le vieux n'avait pas entièrement renoncé à son projet.

— J'ai suffisamment étudié la loi américaine pour vous affirmer que vous serez néanmoins accusé de vol, soutint Harrison.

Une autre bordée de questions suivit. À présent, les curieux qui jusque-là s'étaient tenus en retrait faisaient cercle autour de la table. Personne ne semblait particulièrement pressé de s'en aller.

Les portes du saloon s'ouvrirent soudain sur un cow-boy qui annonça à la cantonade :

— Voilà Cole ! Et miss Mary est avec lui !

La réaction fut immédiate : tous les clients sautèrent sur leurs pieds pour se précipiter au-dehors. Dans la bousculade, Dooley fut presque piétiné par ses camarades. Rétablissant de justesse son équilibre, il avisa Harrison qui n'avait pas bougé :

— Hé, vous venez ? Je vous assure qu'elle vaut le déplacement !

De crainte que Dooley ne s'étonne d'un refus, Harrison suivit l'exemple général et se dirigea sans hâte vers la sortie. Dooley se trouvait déjà au milieu de la rue quand

il atteignit l'angle du saloon. En dépit de son apparente nonchalance, il avait le cœur battant. Sa quête allait peut-être prendre fin, d'ici quelques minutes...

En quittant l'Angleterre, il avait promis à Lord Elliott que cette tentative serait la dernière. Or, si son employeur avait raison, il risquait fort d'avoir fait tous ces kilomètres en pure perte.

Il réprima un soupir. Selon Lord Elliott, la jeune fille en question n'avait aucune chance d'être sa fille. Tout d'abord parce qu'elle avait déjà une famille. Et puis, il s'agissait sans doute d'une coïncidence, d'une simple ressemblance physique. Selon toute vraisemblance, la petite Victoria était morte peu de temps après son enlèvement. Lord Elliott lui-même, au terme de tant d'années de recherches, s'était fait à cette idée.

Pourtant, contre toute logique, Harrison avait tenu à poursuivre l'enquête.

Ses soupçons n'étaient pas totalement infondés. Il se trouvait déjà à Chicago pour affaires lorsqu'un télégramme lui était parvenu, lui annonçant qu'une certaine Mrs Anna Middleshaw affirmait avoir vu le sosie parfait de Lady Agatha. Rencontrer cette personne n'avait pas présenté la moindre difficulté. À la suite de leur entretien, Harrison avait décidé que le jeu en valait la chandelle. Mrs Middleshaw n'avait rien d'une hystérique, bien au contraire. Alors il avait contacté cet avocat de Saint Louis.

Le rapport de ce dernier l'avait fortement ébranlé. Pourquoi Mary Rose Clayborne s'était-elle montrée si réticente lors de l'entrevue ? Pourquoi avait-elle refusé de nommer ses frères ? Cela tendait à prouver qu'il y avait anguille sous roche.

Toutefois, cela ne signifiait pas que Victoria Elliott et Mary Rose Clayborne étaient une seule et même personne...

Comme il s'engageait dans la rue, un miroitement métallique attira tout à coup son attention. Se tournant à demi, il distingua, à sa grande stupeur, une silhouette

tapie contre le mur d'une bâtisse. L'homme pointait le canon de son revolver en direction du petit groupe qui s'était réuni devant le magasin général Morrison.

Il y avait là Henry, Ghost, Dooley, ainsi que trois autres hommes. Au moment où l'un d'eux, un blond aux yeux bleus, reculait d'un pas, Harrison vit le canon du revolver se relever. Il ouvrit la bouche pour pousser un cri mais à cet instant, Dooley s'interposa involontairement entre l'arme et sa cible. Le canon s'abaissa de nouveau.

Il fallait intervenir !

Déjà, les hommes pénétraient en file indienne dans le magasin. Harrison leur emboîta le pas.

Dans la boutique flottait une forte odeur de cuir et d'épices. Harrison ouvrit des yeux ronds en découvrant les trois allées séparant les rayonnages. Y étaient entreposés, pêle-mêle, des boîtes de conserve, des vêtements, des harnais, des sacs de céréales, du bois de chauffage, des outils... Dans un coin, sur une table ronde, s'empilaient des rouleaux de tissu jetés en vrac.

Harrison n'avait jamais vu boutique plus mal tenue ! Un tel chaos heurtait son sens de l'ordre. Comment diable le propriétaire faisait-il pour s'y retrouver dans un tel capharnaüm ?

Scrutant la foule qui se pressait devant lui, il essaya en vain de repérer l'homme aux cheveux blonds entr'aperçu tout à l'heure. Remarquant sa présence, Dooley, qui se trouvait près du comptoir et discutait avec une jolie brunette, lui fit signe d'approcher.

Comme Harrison ne bronchait pas, la jeune fille brune lui adressa un sourire aguicheur. C'était sans doute Catherine Morrison, la fille de l'épicier. Harrison ignore néanmoins l'invite. Il ne voulait pas s'éloigner de la porte, de crainte que l'homme blond ne ressorte du magasin à son insu.

D'ordinaire, il se gardait bien de s'ingérer dans les affaires d'autrui. Mais cette fois, il se sentait obligé d'intervenir. Qu'un homme embusqué derrière un mur

tente d'en tuer un autre par surprise lui semblait d'une couardise inconcevable. Et Harrison ne supportait pas les lâches.

Comme il s'apprêtait à aller inspecter les allées, l'homme blond apparut enfin, les bras chargés de victuailles, un sac de farine posé en équilibre sur l'épaule. Harrison ébauchait un mouvement dans sa direction quand son regard se posa sur la jeune fille qui l'accompagnait.

Il se pétrifia sur place. Seigneur, c'était le sosie parfait de Lady Agatha !

Il n'avait que dix ans lorsque cette dernière avait suivi son mari en Amérique pour assister à l'inauguration de leur nouvelle usine implantée près de New York. Il se rappelait cependant son parfum délicat qui évoquait les fleurs après la pluie, son doux sourire, et son regard bienveillant. Des souvenirs qu'un petit orphelin tel que lui n'avait pu oublier.

Hélas, il ne l'avait jamais revue ! Dès son retour à Londres, elle s'était enfermée dans sa chambre jour et nuit, pour se confiner dans l'obscurité et la solitude, ravagée de chagrin par la disparition mystérieuse de sa fille de quatre mois. Elle était morte peu de temps après.

Si Harrison se remémorait parfaitement son visage, c'était grâce au portrait exposé dans la bibliothèque de Lord Elliott.

Or, la créature d'une beauté ensorcelante qui se tenait devant ressemblait trait pour trait au modèle du tableau !

Incrédule, Harrison fixait ces hautes pommettes, ces prunelles immenses d'un bleu limpide tirant sur le violet, ces boucles blondes semblables à des flammes. Une allégresse indicible lui gonfla la poitrine. Oui, pas de doute, il se trouvait face à Lady Victoria Elliott !

Puis, comme la jeune fille s'approchait, il nota quelques légères différences. Le modelé du visage plus ovale, la courbure des lèvres plus sensuelle, l'arc des

sourcils plus oblique... Le doute l'assaillit. N'allait-il pas un peu vite en besogne ? Après tout, cette fille ressemblait également à l'homme blond, bien que sa longue chevelure fût d'une nuance plus dorée. Et si ce dernier était réellement son frère, il n'y avait aucune possibilité qu'elle fût la fille de Lord Elliott.

Quoi qu'il en soit, elle était d'une beauté à couper le souffle.

Indécis, il réfléchit un instant. Comment faire pour s'assurer de la véritable identité de la jeune fille ?

Une idée germa alors dans son cerveau. Dooley et ses amis lui avaient affirmé que la jeune Mary Rose n'hésitait pas à recueillir chez elle les pauvres hères sans le sou et souffreteux qui croisaient sa route. Voilà la solution ! Il allait abandonner son rôle de cow-boy ténébreux pour endosser celui du parfait pied-tendre, le naïf citadin trop vulnérable pour rester en vie bien longtemps dans une ville telle que Blue Belle. Avec un peu de chance, la jeune fille le prendrait en pitié et l'inviterait au ranch.

Pourvu que ça marche ! pria-t-il avec ferveur en s'adossant contre la porte vitrée.

Mary Rose remarqua tout de suite l'étranger debout près de l'entrée. Très grand, large d'épaules, il avait des cheveux bruns et de superbes yeux gris très expressifs. En dépit de ses vêtements informes et poussiéreux, il ne manquait pas de prestance. Mais surtout, il avait l'air complètement perdu et désorienté au milieu de cette cohue.

Il ressemble presque à un fantôme, se dit-elle en réprimant un sourire. Pourtant, seul Ghost voyait les esprits de l'au-delà, et encore, seulement quand il était sous l'emprise de cette décoction hallucinogène qu'il fabriquait lui-même avec Dieu sait quels ingrédients !

La jeune fille se rembrunit en remarquant tout à coup les deux revolvers qui reposaient dans le double holster de l'étranger. Et s'il s'agissait d'un de ces vulgaires voyous venus en ville dans l'intention de défier

Cole ? Dans ce cas, elle était prête à lui tirer dessus elle-même !

Décidant de l'ignorer finalement, elle se dirigea vers la porte afin de l'ouvrir pour Cole. À sa grande surprise, l'inconnu ne bougea pas pour lui céder le passage.

— Si j'étais vous, j'attendrais un peu avant de sortir, m'dame.

— Tiens ? Et pourquoi cela ? répliqua-t-elle, sidérée par une telle impudence.

Il la dévisagea un moment, puis un brusque sourire éclaira ses traits, si séduisant qu'elle faillit le lui rendre sans réfléchir. Heureusement, elle se retint à temps. La lueur malicieuse qui dansait dans le regard gris la déconcerta. Qu'y avait-il de si drôle ?

— Je vous prie de me laisser passer, monsieur, le somma-t-elle d'une voix ferme.

Harrison avait du mal à détacher les yeux de l'adorable minois. Bon sang, cette fille avait la beauté céleste d'une déesse ! Au prix d'un effort, il s'arracha à sa contemplation. Ce fut pour s'apercevoir que l'homme blond le fixait d'un air furibond.

— Ouvre cette porte, Mary Rose, enjoignit-il avec impatience.

— Je ne demande pas mieux, mais ce monsieur n'est pas d'accord.

L'expression de Cole s'assombrit encore :

— Écoutez, si vous voulez parler à ma sœur, attendez que j'aie déchargé toutes ces provisions dans le chariot. Ensuite vous pourrez lui dire deux mots.

— C'est faux ! intervint la jeune fille. Mes frères ne m'autorisent jamais à parler avec des inconnus. Je m'appelle Mary Rose Clayborne. À qui ai-je l'honneur ?

— Harrison Stanford MacDonald.

— Ravie de vous rencontrer, monsieur MacDonald. Et maintenant, poussez-vous.

— J'aimerais tout d'abord m'entretenir avec votre frère.

La jeune fille recula d'un pas.

— Vous voulez le défier en duel ? interrogea-t-elle d'une voix accusatrice. Je vous préviens tout de suite, cela ne l'intéresse pas ! Je vous conseille de quitter la ville, vous n'êtes pas le bienvenu ici.

Cole explosa :

— Bon sang, Mary Rose, tais-toi ! Je peux très bien me débrouiller tout seul. (Puis, se tournant vers Harrison, il lui demanda :) Vous cherchez la bagarre ?

— Pas du tout ! répliqua ce dernier, décontenancé par la tournure que prenaient les événements. Qu'est-ce qui vous fait croire que je veux me battre en duel ?

Interloquée, Mary Rose fronça les sourcils.

— Mais d'où sortez-vous ? demanda-t-elle enfin.

— J'arrive d'Angleterre.

— Et que faites-vous à Blue Belle ?

— J'envisage de m'y installer.

— Et vous n'avez pas l'intention de vous battre avec Cole ?

— Bien sûr que non ! D'ailleurs, je ne le connais même pas.

— Dans ce cas, je vous prie de m'excuser, dit-elle avec un sourire plein de charme. Vous comprenez, cela arrive si souvent que...

— Mary Rose ! Vas-tu ouvrir cette porte, oui ou non ? coupa Cole.

— Mais je n'ai pas encore terminé les présentations ! protesta-t-elle, nullement émue par le ton péremptoire. Voici mon frère, Cole Clayborne. Il a un autre prénom, mais il le déteste et il me tuerait si je vous le révélais. Cole, je te présente M. Harrison...

— Mary Rose, je te jure bien que je vais poser ce satané sac de farine sur ta tête !

Elle soupira.

— Il a l'air méchant comme ça, mais quand on le connaît, c'est vraiment un gentil garçon, affirma-t-elle.

Peu convaincu, Harrison décida qu'il était temps de s'expliquer.